

**Q**UAND J'ÉTAIS UN GARÇON ENCORE VERT, dans cette zone de passage entre l'enfance et l'adolescence, j'éprouvais une véritable répugnance pour l'étude de toutes – ou presque toutes – les matières des programmes scolaires, à l'égard desquelles je me sentais totalement indifférent et bête, alors que mon esprit était ardemment attiré et occupé par des disciplines et des connaissances étrangères à l'école et considérées par tous comme inutiles. Parmi mes engouements de cette époque, quand j'avais autour des seize ans d'âge, figurait celui pour la langue, l'histoire et les coutumes des Lavahars, peuple minuscule, comme chacun sait, et, depuis des siècles, insignifiant. Une nation dont on a rarement l'occasion de parler, que pas même les deux dernières guerres mondiales

n'ont pu mettre à découvert et qu'aucune révolution ou coup d'État n'a porté, fût-ce l'espace d'un seul jour, sur le devant de la scène. Puis, durant les décennies qui suivirent ma curiosité juvénile, la Lavaharie cessa de m'intéresser moi aussi et je m'en éloignai. Il en alla de même pour sa langue que j'avais étudiée avec une passion débridée. Sur les deux ou trois cents vocables lavahars que j'avais appris laborieusement, une dizaine tout au plus surnageait dans ma mémoire. De temps en temps, sous l'effet d'une petite secousse, pareillement à un objet flottant qui heurterait le bord d'un bassin et s'agiterait aussitôt sur les vaguelettes ainsi formées, l'un d'entre eux me venait à l'esprit et je le répétais à part moi sans le comprendre pour autant, comme la lointaine réminiscence d'un son, sans plus. Un son très curieux, du reste, où, par moments, semblait résonner le timbre du grec ancien et de l'arabe.

Bref, j'avais bel et bien oublié que la Lavaharie existait et qu'elle était étrangement restée indépendante durant plus d'une trentaine d'années de bouleversements euroasiatiques quand, l'an dernier, parmi les habituelles offres commerciales, invitations à des expositions et des concerts, brochures publicitaires et demandes de dons, je trouvai dans

ma boîte aux lettres un opusculé entouré d'une banale bande de papier sur laquelle étaient écrits mon nom et mon adresse. Avant de valser dans la corbeille, l'opusculé hésita assez longtemps entre mes mains pour que mon œil reconnaisse, sans les distinguer avec précision, les caractères, qui m'avaient été familiers par le passé, de l'écriture lavahare.

Je fus aussitôt repris, comme si j'avais revu le portrait de ma première amoureuse, par mon ancienne passion, ou curiosité. J'abandonnai toute autre pensée et me consacrai au déchiffrement du texte; du peu que je pus comprendre en faisant appel au lointain souvenir de mes compétences (et où diable était passé le petit dictionnaire lavahar-français que je possédais autrefois?), l'opusculé illustrait, pour en vanter les mérites dans un but manifestement touristique ou peut-être politique, les progrès accomplis par le pays. La date de publication était assez récente, l'impression pitoyable, mais les photos des lieux et des monuments les plus remarquables, pour noires et imprécises qu'elles fussent, se révélèrent, à mes yeux, pleines de charme.

Est-ce en raison de cette affection, de cette tendresse, de cette indulgence que nous ressentons, à

un certain âge, pour tout ce qui frappa ou effleura notre jeunesse ; est-ce un intérêt nouveau et plus averti pour certaines architectures singulièrement composites, mi-arabes et mi-indiennes ? Quoi qu'il en soit, l'opuscule me tint occupé tout l'après-midi. Puis, au cours des jours qui suivirent, je voulus, intrigué, savoir qui, personne ou organisation, me l'avait envoyé. Dans l'annuaire, je cherchai en vain les coordonnées d'une ambassade ou d'un consulat de Lavaharie. Alors, je me dis qu'il pouvait m'avoir été adressé par la seule personne qui avait connu et même partagé mon intérêt pour ce pays : un de mes condisciples, un certain Gianni Failla, que j'avais perdu de vue à la fin du lycée. Son nom était également absent de l'annuaire. Dieu sait où il vivait et ce qu'il était devenu. Je me rappelai confusément que Failla, garçon timide et corpulent, venait de je ne sais quel village de la province de Trapani. Étant donné qu'il était trop difficile d'en savoir plus, j'éloignai de moi, telle une pensée fâcheuse, la curiosité de découvrir l'expéditeur et me remis à déchiffrer l'opuscule, parvenant à la fin à en tirer une signification, assez ordinaire en définitive : superficie, population, produits du petit État, coutumes, traditions et commodités modernes

attestées par l'existence d'un hôtel lavahariog « du niveau, disait l'opuscule, des meilleurs établissements européens... »

Cela avait lieu en juin de l'année dernière, alors que je n'avais pas encore décidé où je passerais mes vacances, que je pouvais faire durer plus de trois mois. Naturellement, après l'arrivée mystérieuse de l'opuscule, je résolus de partir à la fin du mois pour la Lavaharie. Peu importe ce que cela me coûtera, me disais-je. Et cela me coûta très cher, en effet, non seulement financièrement mais en temps et en patience. J'épargnerai au lecteur la description des recherches et des démarches que je dus effectuer pour obtenir les visas d'entrée et les permis de transit nécessaires, et me limiterai à lui dire que tout se révéla plus complexe et plus onéreux que pour se rendre dans n'importe quel autre pays oriental.

Au début de juillet, après avoir parcouru en avion le trajet Rome-Athènes-Ankara et atteint, à bord d'autocars éreintants, Meched et puis Kouska, je pénétrai enfin, en me servant de différents moyens de locomotion, tous aussi inconfortables, en Lavaharie. Le 9 juillet, j'entrai dans la capitale Lavahar, qui est également la seule ville du minuscule État, et descendit au célèbre hôtel Lavahariog,

qui est également le seul – si l'on exclut les tavernes avec chambres – de la ville.

\*

Je fus agréablement surpris, dès le premier jour, par la douceur du climat, que je pouvais comparer à celui dont on peut jouir, chez nous, quand il fait beau, entre mai et juin ; la nuit, la température chutait fortement mais, de nuit comme de jour, il y avait toujours dans l'air un je-ne-sais-quoi d'animé, une effervescence, je dirais presque une gaieté de l'atmosphère, phénomène découlant de la grande altitude du pays. Je constatai également avec plaisir que la propreté, aussi bien celle de la ville que celle de l'hôtel, était totalement irréprochable. Cela effaçait à la fois l'inconfort du long voyage et les appréhensions qui l'avaient accompagné car, même si une soif d'aventure m'avait incité à entreprendre cette expédition, je n'étais malgré tout pas disposé à aller d'inconforts en surprises désagréables, ni n'étais entraîné pour le faire.

On m'attribua une chambre curieuse mais accueillante au troisième et dernier étage de l'hôtel, comme je l'avais souhaité ; de la fenêtre, je pouvais

contempler les terrasses et les flèches des trois quarts de la ville, et, au-delà, le panorama montagneux, impétueux et au profil tout en pics et en bosses qui semblaient se serrer frénétiquement autour d'un sommet plus élevé, comme le fait une mer houleuse autour d'un écueil. La beauté de ce paysage consiste surtout, comme je m'en aperçus peu à peu, dans le fait qu'il se colore de teintes variées et magnifiques au gré du changement et de l'évolution des journées. Marbrés le matin, métalliques à midi, avec des passages de l'acier à l'or, ces monts semblent prendre, vers le soir, des couleurs végétales intenses, vertes et rougeâtres, pour se transformer encore, après le crépuscule, quand l'air pâlit mortellement, en amas d'améthyste et de corail brun.

Au bout d'une semaine, je connaissais suffisamment la ville, ayant fait toutes les promenades et les excursions les plus aisées des environs, conseillé à ce propos, et sagement, par le directeur – et également propriétaire – de l'hôtel qui, comme j'étais le seul Occidental à ce moment-là parmi ses hôtes étrangers, s'employait avec un zèle hors du commun à aplanir toute difficulté, à me tracer des itinéraires, à m'aider à choisir des mets et même à prescrire l'heure où il convenait que je me couche et que je

me lève. « Cela est fondamental, disait-il. Chez nous, la nuit est pernicieuse. En outre – et cela, je vous le dis parce que je connais bien les Européens –, ceux qui se retirent tard ne parviennent pas à s’endormir. Ce sont là les tours que joue notre climat. »

Par ailleurs, il ne m’encourageait pas à parler la langue lavahare, dans laquelle j’avais pourtant accompli des progrès considérables qui, loin de m’attirer ses compliments, lui causaient plutôt une certaine irritation. Il s’entretenait avec moi dans un français presque parfait, dont il ne s’éloignait que pour introduire l’une ou l’autre expression ou phrase en italien, langue qu’il connaissait tout aussi bien. Il observait cette règle ou parti pris même si je continuais à m’adresser à lui d’abord en lavahar. Je supposai qu’il se comportait de la sorte parce qu’il lui semblait que j’essayais de l’entraîner, en parlant sa langue, vers une familiarité que sa dignité professionnelle ne lui permettait pas d’accepter.

Je dois avouer que, à l’égard du directeur, j’avais été, dès le premier jour, curieusement décontenancé. C’est-à-dire que j’avais eu le soupçon, ou la fantaisie, de reconnaître en lui quelque chose, ou même tout à certains moments, de mon ancien condisciple Gianni Failla. Bien sûr, si je comparais

le visage du Gianni âgé de seize ans avec celui de l’homme mûr que j’avais en face de moi, derrière le comptoir ouvragé du Lavahariog, la ressemblance n’était plus d’actualité; toutefois, ils paraissaient avoir les similitudes qui peuvent rapprocher un fils et son père. La molle pâleur de Gianni, à travers les fâcheuses transformations de l’âge, pouvait très bien s’être muée dans la livide enflure (rehaussée par les moustaches et les cheveux très noirs) de celui qui s’inclinait cérémonieusement à mon passage. Et ces yeux, sombres, brillants et légèrement proéminents, vifs et toujours réfrénés par un instinct ou un devoir d’humilité, n’étaient-ils pas ceux du garçon dissimulé qui étudiait la langue lavahare avec moi et jurait qu’un jour, nous régnerions sur le petit État ?

En tout cas, ce fut une fantaisie passagère car le propriétaire était effectivement lavahar d’origine et de naissance. Du reste, il n’est pas rare de découvrir, chez des hommes issus de peuples extrêmement éloignés, des ressemblances extraordinaires.

J’ai rapporté la circonstance futile de cette ressemblance parce qu’elle me troubla durant plusieurs jours et, quand elle cessa de m’intéresser, elle me laissa le sentiment confus d’une fatalité, j’entends

par là la preuve que ce voyage à Lavahar était inscrit dans mon destin.

Revenant à mes moutons, je dirai donc que, si je m'étais familiarisé avec les lieux et la langue, je n'avais guère avancé dans la compréhension du tempérament des habitants qui, d'une certaine manière, inquiètent par l'extrême méfiance et la fausseté qu'ils manifestent envers l'étranger ; si, par ailleurs, ce dernier parvient facilement à les faire parler, il est frappé par leurs indéniables mensonges, mais surtout par l'étiquette complexe que, dans chaque classe sociale, chacun d'eux s'efforce non seulement de respecter mais de compliquer davantage. Gaston Lenormand, auteur du seul livre – à ma connaissance – sur la Lavaharie (*Voyage au pays des Lavahars*, Paris, 1924), observe que le seul véritable plaisir de la conversation chez ses habitants est de « dérouter continuellement l'interlocuteur au moyen d'une logique fautive et sophistiquée avant de le reconduire, par des chemins non moins détournés, vers le thème de l'échange ». Tous les Lavahars ont, selon moi, horreur de la spontanéité du langage, alors qu'ils acceptent et pratiquent celle des actions quotidiennes les plus ordinaires. La simplicité, le naturel dans la discussion sont

plus ou moins considérés par eux de la même façon que, chez nous, les personnes bien nées considèrent l'extrême impudeur. Il y a également quelque chose d'enfantin (qui tient de la gravité de l'enfance) dans cette attitude : on dirait qu'ils ont découvert le langage depuis peu et qu'ils s'amuse à l'employer, à le nouer, à le complexifier jusqu'à obtenir les résultats les plus absurdes, de même que, lorsqu'un enfant qui s'ennuie trouve un bout de corde, il l'entortille, le déroule, l'effiloche, en tire des figures, y pratique plusieurs nœuds étroits avant d'essayer, à la fin, de lui faire reprendre son état premier. Ce qui est sûr, c'est que répondre de manière directe et franche à une question provoque chez qui écoute une espèce de déception, sans doute empreinte de mépris, car il s'attendait à un raisonnement fouillé et ne se voit offrir que les misérables monosyllabes du oui et du non (« tha » et « tèh » en lavahar).

C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les journalistes et les écrivains se découragent. Il est inutile de se rendre à Lavahar pour mener des enquêtes et récolter des données en vue d'effectuer des reportages ou d'écrire des livres, inutile de sonder l'opinion publique : chacun, en Lavaharie, met un point d'honneur à rapporter un fait, aussi

anodin soit-il, en l'enveloppant dans un emballage complexe de sentences abstraites, de proverbes, de formules de politesse qui, à la fin, empêchent d'entrevoir ce que le Lavahar se propose, en réalité, non pas vraiment de garder pour soi mais de dissimuler le plus longtemps possible. La conséquence de cette complexité – à laquelle les Lavahars ne renonceraient pas, je crois, même si leur existence était en jeu – ou bien son origine doit être leur religion. L'influence et la pratique de cette religion ne franchissent pas, que je sache, la frontière du pays ; en Europe et en Amérique, pas plus de trois experts en histoire de l'Orient n'en connaissent – et encore, que vaguement – la provenance et le rituel. Quant à moi, lors de mes naïves études de jeunesse, j'en avais à peine entendu parler (Lenormand ne dit pas grand-chose à ce propos et est très imprécis), si bien que je croyais à l'époque, tout comme trente ans plus tard lorsque je posai le pied à Lavahar, qu'on y pratiquait une religion monothéiste très proche du christianisme. J'allais même jusqu'à supposer que le christianisme, après avoir pénétré et être resté isolé dans cette région difficilement accessible, avait connu des variantes pour ainsi dire environnementales, des altérations organiques d'acclimatation.

Avec une bonne dose de légèreté, je m'étais imaginé que, pareillement à la religion copte, celle des Lavahars conservait le centre, la substance morale du Verbe, avec des différences qui ne concernaient que la surface liturgique. Or, il en va bien autrement et je l'appris à mes dépens, si bien que, par le récit de ce qui m'arriva, j'espère dépeindre avec suffisamment de clarté la façon dont les Lavahars voient la justice divine et la justice humaine.

Je dois encore préciser (et cela, je l'ai compris seulement après ma mésaventure) que, en même temps que le Père, les Lavahars adorent, comme nous, une Mère et un Enfant. Si les termes de la divinité sont au nombre de trois, que l'on ne pense pas, de grâce, à quelque chose qui rappelle la Trinité. Il manque à la religion lavahare la haute valeur de l'unité indivisible, il lui manque la composante suprême de l'Esprit. De manière très simpliste, le Père, la Mère et l'Enfant forment, pour le peuple lavahar, une entité familiale supérieure qui gouverne et domine toutes les autres familles. Soit dit en passant, le symbole de la croix est arrivé en Lavaharie (bien qu'elle soit privée du bras supérieur, ce qui fait qu'il s'agit en fait d'un T). L'étranger qui découvrirait une ancienne peinture à l'encaustique ou une sculpture

traitant d'un sujet sacré pourrait penser que la scène représente ou évoque le sacrifice de Jésus-Christ. Il n'en est rien. Jésus, pour les Lavahars, est seulement l'Enfant, qui le reste, joufflu et riant, pour l'éternité. Il est représenté au pied du tragique assemblage de poutres avec une expression de satisfaction manifeste. Le crucifié est son père, qui s'appelle Aban (littéralement « père » en langue lavahare). Ce dernier, disent les textes sacrés, fut mis en croix, ou plutôt accepta lui-même de recevoir une telle mort, en guise de punition, parce qu'il n'avait pas voulu ou su user de son pouvoir pour sauver son petit d'un massacre ordonné par un dieu ennemi (transposition facile de l'épisode d'Hérode). L'Enfant a donc péri mais, depuis lors, il est immortel et règne jour et nuit sur la Lavaharie. Le savoir de cet Enfant, dit-on à Lavahar, est tel qu'aucun dieu adulte ne peut rivaliser avec lui. Dans cette croyance aussi, il est aisé pour nous de voir un reflet, une adaptation de l'épisode de Jésus au Temple mais, je le répète, il faut se garder de rapprochements de ce type si l'on veut comprendre quelque chose aux Lavahars. Les paroles, les sentences, les proverbes attribués à l'Enfant, rassemblés dans un corpus que tout Lavahar connaît par cœur, rappellent davantage

Ahura, le Dieu de Zoroastre, que le Christ. Je signale aussi qu'Aban, le père, est assez méprisé : il est l'idiot de la famille. Le petit peuple, qui l'adore, ne lui épargne néanmoins pas l'affreux appellatif de benêt.

En raison de leur talent dialectique, de leur goût exacerbé du développement extrême d'un discours, les Lavahars vénèrent le concept de la punition et de la vengeance ; pour eux, toute catharsis ne peut se résoudre que par un châtimement. Le Père lui-même du Dieu Enfant n'a pas cherché à se soustraire à cette loi lugubre. De ces convictions découlent un système juridique et une pratique judiciaire vraiment singuliers, dont j'avais eu vent et que j'eus l'occasion d'expérimenter. Il est enfin temps que j'en parle.